

L'Instantané

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ DE LA REVUE HEBDOMADAIRE

N^o 46 Série (6^e Année).

12 Novembre 1910

CATHERINE WORLÉE, PRINCESSE DE TALLEYRAND



21426. — Talleyrand, d'après la miniature d'Isabey.

M. le vicomte de Reiset publie, dans *la Revue hebdomadaire*, une étude consacrée à Catherine Worlée, princesse de Talleyrand.

CATHERINE WORLÉE, PRINCESSE DE TALLEYRAND



21427. — La princesse de Talleyrand, d'après le tableau
de Mme Vigée-Lebrun.

CATHERINE WORLÉE

PRINCESSE DE TALLEYRAND

On a beaucoup parlé de Talleyrand dans ces derniers temps, et l'on s'est attaché avec une patiente curiosité à faire revivre cette énigmatique figure de grand seigneur, qui semble incarner à la fois toutes les qualités et tous les défauts de l'ancien régime. Il nous apparaît, en effet, comme le lien nécessaire pour renouer les traditions du passé auxquelles il était inféodé par sa naissance, aux idées nouvelles dont il avait été des premiers à favoriser l'essor. Et, pour obtenir un pareil résultat, on le verra mettre en jeu les multiples combinaisons de la diplomatie la plus savante et déployer toutes les ressources de son esprit délié et de sa merveilleuse finesse. Dernièrement, M. Louis Thomas a réuni en volume les plus fameux de ses bons mots (1), et pour nous le faire connaître davantage, pour entrer plus complètement dans son intimité familiale, on nous a montré auprès de lui cette délicieuse duchesse de Dino, son Égérie pendant plus de vingt ans, qui se montra pour lui avec une inlassable constance la plus dévouée des nièces et la plus fidèle des amies. On savait déjà, sans avoir pu le préciser, quel rôle prépondérant elle avait joué aux côtés de son oncle sur la scène politique; les souvenirs réunis sur sa grand'mère par la comtesse Jean de Castellane, née

(1) *L'Esprit de M. de Talleyrand*, par Louis THOMAS, 1 vol. in-8°. Paris, 1909.

Talleyrand (1), nous ont dévoilé ce qu'avait été l'enfance capricieuse de cette nature autoritaire et changeante, les *Chroniques* (2), publiées quelques mois plus tard par les soins de la princesse Radziwill, née Castellane, sont venues nous apporter le curieux récit de ses années de puissance et de succès à l'époque où elle tenait dans sa belle main les fils ténus de la diplomatie européenne.

Mais il est une autre femme qui a occupé dans la vie du célèbre ministre une place dont on ne saurait nier l'importance, puisque son charme fut assez puissant et son influence assez profonde pour amener jusqu'au mariage un homme tel que Talleyrand. Cette femme sur laquelle ont couru de nombreuses légendes, c'est Catherine Worlée, dite la « Belle Indienne », devenue princesse de Talleyrand et Altesse Sérénissime, après avoir épousé en premières noces François-Georges Grand.

On peut dire que, jusqu'à ces temps derniers, elle n'avait pas eu encore de biographe, mais deux ouvrages parus récemment sont venus dissiper en partie les obscurités dont son origine et même les dernières années de son existence étaient restées entourées. C'est *la Vie privée de Talleyrand*, par M. Bernard de Lacombe (3) et *Talleyrand et la société de son temps*, par M. Frédéric Loliée (4). L'un et l'autre de ces historiens, chacun dans une mesure et une note différentes, ont apporté une importante et précieuse contribution à la biographie de cette curieuse personnalité. En y ajoutant les documents empruntés aux mémoires des contemporains, en réunissant les renseignements épars dans les journaux

(1) *Souvenirs de la Duchesse de Dino*, publiés par la comtesse Jean DE CASTELLANE, 1 vol. in-8°. Paris, Leroy, 1908.

(2) *Chroniques de la Duchesse de Dino*, publiées par la princesse RADZIWILL, née CASTELLANE, 3 vol. in-8°. Paris, 1909.

(3) *La Vie privée de Talleyrand*, par Bernard DE LACOMBE, 1 vol. in-8°. Paris, Plon, 1910.

(4) *Talleyrand et la société française*, par Frédéric LOLIÉE, 1 vol. in-8°. Paris, Emile Paul, 1910.

et les récits de l'époque, en comparant entre eux les jugements des femmes et des hommes de son temps qui ont eu l'occasion de parler d'elle, on arrive à se faire une idée à peu près exacte de la psychologie de la « Belle Indienne ». Or, la figure qui se dessine n'a qu'une ressemblance fort lointaine avec celle qu'on nous a présentée jusqu'ici. Celle qu'on nous a dépeinte avec tant de complaisance, comme la personne la plus nulle et la plus stupide, dont les inepties provoquaient le fou rire, celle enfin dont la bêtise faisait oublier la beauté, nous apparaît tout simplement victime de l'envie de ses rivales, jalouses de ses triomphants attraits. Celle qu'on s'est ingénié à nous montrer « sotté jusqu'à la niaiserie » et d'une stupidité devenue proverbiale, se transforme lorsqu'on l'étudie de plus près en une femme sans culture, d'une intelligence moyenne, dépourvue, sans aucun doute, de toute qualité intellectuelle, mais qui ne manquait pourtant ni de bon sens, ni de jugement, ni de tenue, ni même de caractère; et, pour porter sur elle un jugement équitable, exempt de tout parti pris, on peut, en résumé, dire de Mme de Talleyrand que si elle ne brillait pas par son esprit, elle ne se distinguait pas, du moins, par sa bêtise.

C'est ce qui ressort clairement lorsqu'on suit les curieuses étapes de son aventureuse carrière, si modeste à ses débuts, si brillante à son apogée et si effacée dans ses derniers jours.

Catherine-Noëlle Worlée était née le 21 novembre 1762 à Tranquebar, petite ville de l'État de Madras, appartenant alors au Danemark (1), mais sa nationalité était française; son père, chevalier de Saint-Louis, était « capitaine pour le roi » à Pondichéry et fut nommé quelques années plus tard à Chandernagor, où il vint se fixer avec sa famille.

(1) On avait prétendu à tort qu'elle était née à Lorient, d'un Breton nommé Dayrl, qui l'avait amenée aux Indes, peu de temps après sa naissance. Il n'y a plus de doute maintenant sur son lieu d'origine.

On devient femme de bonne heure sous le climat des tropiques ; la petite Kate avait à peine quinze ans lorsqu'elle fut demandée en mariage : il avait suffi de la voir à un Anglais du nom de Georges-François Grand pour s'en éprendre et le décider promptement à solliciter sa main. La jeune fille était alors dans toute la fleur de sa fraîche et éclatante beauté et passait pour la plus jolie personne de la colonie. François Grand n'était plus très jeune, mais il était employé à l' « Indian Civil Service » ; sa situation paraissait prospère et la belle Catherine n'avait pas le droit d'être bien exigeante, car sa dot consistait uniquement en quelques bijoux et une maigre somme de douze mille roupies sicca.

Les deux époux furent unis d'abord par un prêtre catholique, puis par un ministre protestant, mais, comme le fait remarquer M. de Lacombe, malgré cette double bénédiction, leur union ne devait pas être heureuse. Bien brève fut la durée de leur bonheur conjugal, car moins d'un an s'était écoulé qu'un scandale retentissant venait déjà amener une rupture.

Ce fut à Calcutta que se déroula l'incident fâcheux que la différence d'humeur des époux rendait trop facile à prévoir. En raison de ses affaires, M. Grand s'était décidé à se fixer dans cette nouvelle résidence et sa femme l'y avait suivi. Le premier était positif et sérieux, la seconde insouciant et légère. Mince et de taille élevée, elle avait de superbes cheveux blonds, avec des yeux bleus admirables auxquels des sourcils et des cils noirs donnaient un charme indéfinissable. Elle éblouissait par la transparence de son teint, par l'incarnat de ses lèvres, par la blancheur nacrée de ses dents incomparables. Toute la grâce des créoles semblait s'incarner en elle avec leur séduisante nonchalance et leur puérile frivolité. Elle aimait le plaisir, le luxe et les hommages, tout ce qui brille et tout ce qui reluit, et son âme légère était incapable de résister au moindre désir ou au plus absurde

caprice que lui suggérait sa cervelle d'enfant. M. Grand, au contraire, n'avait absolument rien d'un don Juan, il était d'esprit terne et d'apparence lourde. Mal gardée par ce mari médiocre pour lequel son cœur n'avait jamais parlé, elle écouta complaisamment les galants propos qu'on lui glissait à l'oreille.

Sir Philippe Francis, fonctionnaire anglais, conseiller du gouvernement du Bengale, qui cherchait dans des entreprises amoureuses une distraction à ses différends avec le marquis de Hastings, gouverneur des Indes, lui prodigua les madrigaux les plus savamment tournés, les attentions les plus délicates, les hommages les plus empressés. Il était célèbre par ses bonnes fortunes; il en compta bientôt une de plus à son actif. Kate, vraisemblablement, n'avait pas été bien longtemps à se rendre. Mais un soir que sir Francis avait profité d'une absence de M. Grand pour s'introduire chez sa femme, il s'oublia dans les délices d'un trop long tête-à-tête sans songer que l'échelle de bambou qui lui avait servi de chemin restait imprudemment dressée sous la fenêtre de sa belle. Des serviteurs trop curieux, intrigués par cette découverte, gardèrent les issues de la maison, et, au moment où le galant se faufilait dans les ténèbres, il se vit arrêté comme un malfaiteur et contraint de demeurer sous bonne garde.

Cependant, le mari qu'on avait prévenu en toute hâte ne se pressait pas d'arriver; il commença par pleurer sur son infortune, puis s'en fut chercher une épée pour transpercer le séducteur. Mais tout cela avait pris du temps, et, lorsqu'il parvint enfin à son domicile, sir Francis avait disparu. Ses amis, avertis à temps, étaient venus à son secours, avaient suscité une bruyante bagarre, et l'un d'eux, profitant du tumulte, avait subrepticement pris sa place, tandis qu'on rendait à la liberté le véritable coupable.

En arrivant chez lui, M. Grand ne trouva qu'un pri-

sonnier inconnu se plaignant hautement de la violence qui lui était faite et qui put, sans la moindre peine, prouver son innocence entière.

Dans cette burlesque aventure, les rieurs ne furent pas du côté du mari, et, au cartel qu'il reçut le lendemain, sir Francis refusa de répondre, déclarant avec impertinence qu'il ignorait cette histoire fâcheuse à laquelle il était complètement étranger.

M. Grand voulait une réparation, ce fut aux tribunaux qu'il la réclama et il eut la satisfaction d'obtenir gain de cause. Le 6 mars 1779, la cour de Calcutta condamna sir Francis à payer au mari outragé 50 000 roupies de dommages. C'était quatre fois plus que sa femme ne lui avait apporté en dot, aussi M. Grand, selon la formule, se déclara satisfait, payé et content. Mais la conclusion de l'affaire causa une fâcheuse impression et l'on ne se gêna pas pour accuser le mari d'être l'auteur d'un guet-apens qui lui avait été singulièrement profitable. Ni M. de Lacombe, ni M. Loliée n'ont ajouté foi à cette imputation et leur indulgence, à mon sens, ne s'explique que difficilement, car M. Grand, par la suite, a pleinement justifié ces fâcheux soupçons par sa louche attitude lors du second mariage de sa femme.

Cependant, lorsqu'il eut payé son amende, sir Philippe, qui n'avait cessé de protester du platonisme de ses sentiments pour la séduisante Catherine, ne se crut obligé ni à la même discrétion ni aux mêmes ménagements. Il vint chercher à Chandernagor l'héroïne de l'aventure qui s'était retirée chez ses parents et n'eut pas de peine à la décider à le suivre. Il l'installa sous son toit et pendant plus d'une année il vécut avec elle à la barbe du mari qu'il qualifiait dans ses mémoires (1), « de vilain, de vieux et de sordide ». Au bout de dix-huit mois, les

(1) *Parke's and Merivale Memoirs of sir Philippe Francis*, 2 vol. London, 1867.

deux amants se séparèrent. La « Belle Indienne » s'était lassée de son pays, et, avide peut-être de nouveaux succès, elle brûlait de connaître l'Europe. Au mois de novembre 1780, elle prit passage sur un navire hollandais et s'embarqua pour l'Angleterre.

Tels furent les débuts de la future princesse de Bénévent.

Sur son séjour à Londres, sur son installation à Paris en 1782, nous savons peu de chose. Si l'on en juge par ses dépenses, par le luxe de son mobilier, la richesse de ses toilettes et le nombre de ses bijoux, dont nous possédons les factures, elle y menait la vie d'une femme à la mode, élégante et jolie, et vraisemblablement de morale facile. On la voit habitant rue du Sentier, puis rue d'Artois, un hôtel d'un loyer de 4 200 livres; elle y donne des fêtes et des dîners et fréquente l'Opéra, l'Italien et la Comédie-Française. C'est à ce moment qu'elle se fait peindre par Mme Vigée-Lebrun dans ce portrait délicieux (1) qui est « une caresse pour le regard », tant le modèle nous apparaît plein de grâce exquise, avec ses yeux songeurs, ses traits harmonieux et fins, ses cheveux d'or et sa taille souple! Où puise-t-elle les ressources nécessaires pour mener un pareil train? Il est trop facile de le deviner, puisqu'on sait qu'elle a débarqué à Paris sans aucune fortune! D'ailleurs, on cite les noms de ses amis et de ses protecteurs: c'est Valdec de Lessart, ministre de la Législative, un financier du nom de Rilliet-Plantamour, le député Monneron, sans compter Frénilly et les autres! Dans ses mémoires, écrits tardivement, ce dernier nous raconte qu'il promenait la belle Kate dans son élégante voiture attelée de fringants chevaux blancs; et il semble, en en parlant, être encore, après cinquante ans, sous le charme

(1) Ce portrait, qui est peut-être le chef-d'œuvre de la célèbre artiste, fait partie de la collection Doucet; il a été reproduit par M. LOLIÉE à la première page de son ouvrage.

de sa jeunesse rayonnante, de son éclatante beauté et de sa séduction irrésistible.

C'est à cette même époque qu'elle connaît le beau Dillon, frère de Mme de Boigne, au sujet duquel la célèbre mémorialiste raconte une histoire moins qu'édifiante. Si l'on s'en rapporte à son récit, Édouard Dillon était venu, un soir en quittant l'Opéra, souper en tête-à-tête chez la belle Mme Grand, dont il avait à plusieurs reprises décliné les invitations. En convive bien appris et galant il complimenta, au cours du repas, sa séduisante hôtesse sur la splendeur de sa magnifique chevelure ; celle-ci lui répondit en souriant qu'il n'en connaissait pas encore tout le mérite et, quittant aussitôt la table, passa dans une pièce voisine. Lorsqu'elle rentra au bout de quelques instants, elle avait les cheveux dénoués et tombant jusqu'à terre, mais leur masse était si abondante qu'elle avait trouvé superflu d'y ajouter aucun autre voile : « Le souper s'acheva dans ce costume primitif, ajoute Mme de Boigne et Édouard partit le lendemain pour l'Égypte. »

L'anecdote est-elle vraie ? La chose est fort possible, mais la comtesse de Boigne a si souvent travesti la vérité pour satisfaire ses rancunes, et a fait, à maintes reprises, preuve de si grande injustice envers ceux qu'elle n'appréciait pas, qu'il est fort permis de rester sceptique et de concevoir quelques doutes sur la véracité du récit.

Les premiers désordres de la Révolution étaient venus troubler cette douce et peut-être trop facile existence ; le massacre du 10 août acheva de terroriser Mme Grand. Sans prendre le temps de se munir d'argent et de mettre en sécurité, avant de quitter Paris, ce qu'elle possédait de choses précieuses, elle s'enfuit en Angleterre précipitamment, et débarqua à Douvres avec une douzaine de louis pour toute fortune. Mais il est parfois d'heureuses rencontres : frappé par sa beauté, touché par sa tristesse, un jeune aspirant de marine du nom de Nathaniel Belchier, dès le jour de son arrivée, était tombé à

ses pieds. Il s'empressa de se mettre à ses ordres et n'hésita pas à braver mille périls pour aller à Paris quérir la vaisselle d'or, les valeurs et les bijoux qu'elle avait laissés derrière elle.

Durant son séjour à Londres, s'il faut en croire la chronique, Mme Grand ne s'en tint pas à cette aventure, mais elle ne trouva pas en Angleterre l'accueil qu'elle avait espéré. En dépit des sentiments royalistes qu'elle ne craignait pas d'afficher, malgré la qualité d'émigrée dont elle aimait à se targuer, les portes qu'elle eût voulu franchir lui restèrent obstinément fermées. Même en ces temps troublés où le malheur commun était venu rapprocher les distances et abaisser les barrières en détruisant l'orgueilleuse hiérarchie de l'ancien régime, sa beauté et sa séduction ne suffisaient pas à la faire admettre dans le monde où elle ambitionnait d'entrer. Elle comprit qu'elle n'avait rien à espérer dans ce milieu trop rigoriste, et, dès que Paris lui parut de nouveau habitable, elle s'empressa de repasser la Manche.

Cependant, rentrée en France avec un passeport de complaisance délivré par le consul de Danemark, elle ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle avait mis trop de hâte à revenir dans la capitale. Descendue dans un modeste logement garni de la rue Saint-Nicaise avec Christophe Spinola, diplomate de la république de Gênes, elle attira immédiatement, elle et son compagnon, l'attention de l'ombrageuse police du Directoire. Pendant toute une semaine une demi-douzaine de sbires restèrent attachés à leurs pas, puis un ordre d'expulsion vint les mettre en demeure de quitter sur-le-champ la France. Spinola, justement soupçonné peut-être, se soumit sans récriminer; Mme Grand, au contraire, crut pouvoir rester. Mais elle était soupçonnée de correspondre avec les émigrés et, sentant sa situation devenir de moins en moins sûre, elle se décida à aller trouver Talleyrand pour solliciter sa toute-puissante protection.

Est-ce avec une recommandation de la marquise de Sainte-Croix, sœur de l'avocat général Talon et tante de Mme du Cayla, qu'elle se présenta chez le ministre, comme l'a raconté M. Loliée, ou bien, au dire de M. de Lacombe, est-ce par l'intermédiaire de M. de Montrond qu'elle arriva jusqu'à lui? C'est ce qu'il est difficile de dire; mais si l'on en croit une tradition qui semble vraisemblable, ce fut un soir vers onze heures que la belle Catherine arriva toute tremblante à l'hôtel Galliffet, où était installé, rue du Bac, le ministère des Affaires extérieures. Les accusations s'étaient précisées : on l'accusait formellement de pactiser avec l'Angleterre, son arrestation était imminente.

Talleyrand n'était pas chez lui. D'ordinaire il n'était guère accessible, mais le Suisse Joris n'osa pas éconduire une si séduisante sollicituse et elle obtint la faveur d'attendre son retour. Elle s'installa dans un petit salon et, comme l'absence du maître du lieu se prolongeait, elle s'endormit profondément au coin du feu, dans un grand fauteuil. Ce fut là que Talleyrand la trouva en rentrant chez lui tardivement dans la nuit. Brusquement réveillée, confuse et rougissante, Mme Grand exposa timidement sa requête et bientôt, devant l'attitude glaciale de son interlocuteur, son émotion et son saisissement s'accrurent de telle sorte qu'elle éclata en sanglots. Talleyrand, qui avait tout d'abord refusé son appui dans la crainte de se compromettre, sentait peu à peu fléchir sa première rigueur. Les supplications de cette femme, surprise dans le désordre de son brusque réveil, les cheveux à demi dénoués, les yeux inondés de larmes, amollissaient son cœur et le portaient à une indulgence qui ne lui était pas coutumière. Au bout d'un quart d'heure, la belle affligée avait gagné sa cause. La protection de Talleyrand lui était entièrement acquise. Bien plus, pour ne pas la renvoyer à une heure aussi tardive, et pour la soustraire d'une façon plus sûre aux dangers d'une arrestation possible,

il lui faisait sur-le-champ préparer une chambre dans l'hôtel du ministère. Le lendemain il invitait avec galanterie sa protégée à déjeuner ; et, à partir de ce moment, ses relations avec elle devenaient bientôt quotidiennes.

Quelque piquant que soit ce récit, sa véracité reste contestable, car il est fort possible qu'à cette époque les deux futurs époux se fussent déjà rencontrés, puisqu'ils avaient pu, comme on l'a dit, se connaître à Versailles avant la Révolution, ou plus tard à Londres, à Paris ou à Hambourg. Il est à croire également que ce ne fut pas tout de suite que la jeune femme s'installa ouvertement au ministère, car, au mois de mars 1798, Talleyrand dut intervenir en sa faveur. Sa correspondance avec le comte de Lambertye avait été interceptée et on l'avait mise en prison. La lettre qu'il adressa à Barras est trop connue pour qu'il soit nécessaire de la citer en entier, mais certains passages sont à retenir, ils sont caractéristiques tant par la vivacité des sentiments qu'il affiche pour la belle Catherine, que par le jugement qu'il porte sur ses aptitudes, son naturel et sur le fond de son caractère. « Je vous demande intérêt pour elle, car je l'aime, disait-il en substance, et je garantis d'autant mieux son innocence que c'est la personne d'Europe la plus éloignée et la plus incapable de se mêler d'aucune affaire. C'est une véritable Indienne, bien belle, bien paresseuse et la plus désoccupée de toutes les femmes que j'aie jamais rencontrées ! »

On sait comment les amis de Talleyrand, inquiétés par son autorité grandissante, voulurent se servir de ce prétexte pour ruiner son influence, et comment, grâce à l'adresse de Barras, Mme Grand put conserver sa liberté et Talleyrand son ministère.

Mais voulant se mettre à l'abri, pour l'avenir, de pareilles inquiétudes, la future princesse de Bénévent profita de ce qu'elle était née dans une colonie du Danemark pour se faire naturaliser Danoise, et en même

temps demander son divorce en donnant pour prétexte que depuis cinq années elle n'avait aucune nouvelle de son ci-devant mari. Sur un pareil chapitre, les lois révolutionnaires étaient accommodantes, et, le 7 avril 1798 (18 germinal an VI), elle obtint l'annulation de son mariage, suivie, à peu de distance, de sa radiation de la liste des émigrés.

Sa sécurité était assurée d'une façon définitive.

Dès lors son intimité avec Talleyrand devient à peu près publique, et ni l'un ni l'autre ne songent même pas à faire mystère d'une liaison presque justifiée par les mœurs relâchées de l'époque et dont, en tout cas, personne ne songe à s'étonner ni encore moins à se scandaliser.

Dans le somptueux hôtel Galliffet, dans la délicieuse villa qu'il possède à Neuilly, Talleyrand reçoit tout ce que Paris compte de littérateurs, d'hommes politiques, de diplomates et de personnages en vedette. On y voit Ségur et Castellane à côté de Rœderer, de Portalis et de Murat. On y rencontre Mme Tallien, Mme Récamier, Mme de Staël, Mme de Cambis et Joséphine. Entre deux parties de whist, Garat vient chanter une romance, ou Vestris danser une gavotte et les auteurs les plus connus y apportent galamment la primeur de leurs ouvrages.

Ces réceptions brillantes entre toutes, où ressuscite l'ancien régime, où se mêlent des personnalités si diverses et où la société de la veille se rencontre pour la première fois avec celle du moment, c'est la belle Catherine qui les préside. Lorsque le prince héréditaire de Parme et sa femme l'infante d'Espagne, devenus souverains d'Étrurie par le traité de Lunéville, se rendent à la fête sans pareille que Talleyrand leur offre à Neuilly, c'est Mme Grand, rayonnante, qui leur fait les honneurs à côté du ministre, et c'est appuyée sur le bras du roi qu'elle parcourt les jardins illuminés, dans une toilette d'apothéose!

Un minime incident allait venir subitement changer ce paisible état de choses : les ambassadrices, au moment

d'être présentées chez le ministre des Affaires extérieures, soulevèrent quelques objections à l'idée d'être reçues par Mme Grand. L'écho de leurs diplomatiques doléances parvint jusqu'aux oreilles du Premier Consul, et, soucieux de l'ordre matériel comme de l'ordre moral, celui-ci n'hésita pas à mander sur-le-champ Talleyrand pour lui intimer un ordre formel de rupture.

Quelle fut la réponse de ce dernier? C'est ce qu'il est bien difficile de dire, mais, ce qui est certain, c'est qu'aus sitôt avertie de cette mesure rigoureuse, la belle Kate poussa les hauts cris. Elle courut se jeter aux pieds de Joséphine qu'elle connaissait de longue date; cette dernière avait l'âme pitoyable et indulgente et ce n'était pas en vain qu'on s'adressait à son cœur. Mme Grand n'eut donc pas de peine à l'intéresser à son sort. Aller trouver Bonaparte, lui amener sans perdre une minute son amie sanglotante et éplorée, fut pour la future Impératrice l'affaire de quelques instants. Les larmes, nous l'avons vu, seyaient à ravir à Catherine Worlée et la douleur et le désespoir ne faisaient que rehausser ses traits. Bonaparte la trouva si touchante qu'il se laissa apitoyer. « Consolez-vous, dit-il à la belle affligée, obtenez que Talleyrand vous épouse et tout sera arrangé, mais il vous faut porter son nom, ou ne plus paraître chez lui! »

Mme Grand avait vingt-quatre heures devant elle, c'était plus qu'il n'en fallait pour assurer son triomphe. Avant même que ne fût écoulé le délai fixé par Bonaparte, elle avait décidé son amant à consentir au mariage. Sur les moyens qu'elle employa pour obtenir un pareil résultat, on est réduit aux conjectures. Est-il vrai, comme l'a écrit M. Loliée, que le prince, étourdi de ses plaintes et de ses cris, « laissa tomber un consentement de lassitude », ou bien faut-il croire avec le général Thiébaut (1) qu'il céda beaucoup moins devant les prières

(1) *Souvenirs du général baron Thiébaut.*

que devant les menaces? Elle était parvenue, d'après lui, à surprendre des secrets fort compromettants et la crainte d'une révélation fut, en réalité, la seule cause de la décision de Talleyrand.

Ni l'une ni l'autre de ces hypothèses ne paraissent fondées, car Talleyrand n'était pas homme à se laisser intimider, pas plus qu'à céder de son plein gré à une obsession importune. Il n'est pas beaucoup plus probable qu'il ait été guidé par une raison pécuniaire et qu'ayant fait Mme Grand dépositaire de sa fortune, la question d'argent l'ait seule fait agir.

Ce qui est plus vraisemblable, c'est qu'il sut « mal supporter l'assaut de ses pleurs » et qu'il ne se sentit pas la force de résister aux prières d'une femme dont la beauté le charmait encore. Ce lien fragile qui depuis quatre ans l'attachait à la « Belle Indienne », il n'eut pas la force de le rompre, et plutôt que de se séparer de celle qu'il aimait toujours, il préféra se river au pied une chaîne qui devait lui peser pendant toute son existence.

Peut-on supposer qu'une femme qui, dans un moment aussi décisif, sut exercer sur un homme tel que Talleyrand une pareille influence et l'amener à une détermination si grave pour lui à tant de titres, fût dépourvue de tout bon sens et privée de toute intelligence? Après quatre années de vie quasi conjugale, l'attrait physique qu'avait pu exercer sa beauté devait être bien près d'être épuisé et il est difficile de croire que ses seuls moyens de persuasion fussent la beauté de son corps et « l'éclat de ses yeux couleur du ciel ». S'il s'était laissé prendre, « comme le lui reprochaient ses belles amies qui se voyaient négligées par les « colonies hollandaises », c'est que Catherine n'était pas la sotte intolérable créée par une légende mensongère. Si elle lui eût fait « souffrir mille morts », comme on l'a prétendu, par ses péchés d'ignorance, par les variations de son caractère, l'incorrection de ses façons ou les incartades de son humeur

fantasque, il ne se serait point attaché à elle » au point de la prendre pour femme, en dépit d'obstacles sans nombre que sa clairvoyance devait d'avance lui montrer.

Car il ne suffisait pas de prendre une pareille décision, il fallait encore l'exécuter, et c'était chose moins facile.

Les difficultés qu'il fallait aplanir pour sortir d'une situation presque inextricable, M. de Lacombe nous en donne le récit détaillé dans un curieux chapitre qui ne contient pas moins de quarante pages de son livre. Il nous raconte les longues et délicates négociations entamées avec la cour de Rome pour obtenir du Pape un bref qui déliât formellement de ses vœux sacerdotaux un dignitaire ecclésiastique et régularisât sa situation vis-à-vis de l'Église. Malgré la modération du cardinal Consalvi et ses conciliants efforts, malgré le zèle empressé du légat Caprera, malgré enfin la supplique en latin que l'ancien évêque d'Autun avait adressée au Saint-Père, le bref de sécularisation qui lui fut octroyé le 29 juin 1802 ne contenait pas les dispenses générales et étendues qu'il avait sollicitées. Le tout-puissant ministre était absous de ses fautes, mais non délié de ses anciens vœux.

Les efforts de Bonaparte lui-même n'avaient pu avoir raison de la fermeté inflexible du Souverain Pontife; aussi pour avoir gain de cause on tourna la difficulté. Le silence gardé par Pie VII sur la question du mariage fut interprété comme un acquiescement, et le bref, enregistré officiellement au Conseil d'État avec des considérants aussi habiles que spécieux qui rendaient à tous les yeux « le citoyen Talleyrand à la vie séculière et laïque ». Les timides protestations élevées par quelques cardinaux et de rares dignitaires de la cour de Rome furent étouffées soigneusement. Dès lors, l'opposition de l'Église se trouvant éludée, il ne restait plus qu'à hâter la célébration du mariage. Il eut lieu le 8 septembre 1802 à la mairie du X^e arrondissement. Ordener et l'amiral de Bruix étaient les témoins de l'époux, le

général de Beurnonville et Radyx Sainte-Foix étaient ceux de la fiancée. Un dîner avait réuni la veille, dans la belle villa de Neuilly, les deux frères de Talleyrand, Joséphine de Beauharnais, les trois Consuls, Bonaparte, Lebrun et Cambacérès, plus le secrétaire d'État Maret, pour la signature du contrat. La mère de Talleyrand, qui vivait encore, avait refusé d'assister au mariage qu'elle voyait s'accomplir avec affliction.

Quant à la cérémonie religieuse, la question de savoir si elle fut jamais célébrée reste douteuse. M. Loliée déclare qu'elle eut lieu à Épinay, dans la vallée de Montmorency, où le ministre des Relations extérieures possédait une propriété; d'autres, au contraire, prétendent qu'elle eut lieu rue du Bac dans la chapelle des Missions étrangères, qui se trouvait être la plus voisine de l'hôtel Galliffet. Mais, en réalité, comme le remarque M. de Lacombe, il n'existe aucune preuve matérielle d'un mariage religieux; le registre de l'église d'Épinay est aujourd'hui disparu et celui des Missions ne porte aucune espèce de trace de cette mystérieuse et problématique union. En tout cas, désormais, tout était en ordre en apparence envers l'État et la société pour Mme de Talleyrand. M. Grand, le premier mari, avait bien essayé de se manifester de façon intempestive et, après des années de silence, il avait reparu inopinément à Paris, au moment même du mariage. Mais dix mille livres sterling et un poste lucratif dans une colonie hollandaise eurent raison de ses tardifs scrupules et de ses indiscrettes revendications. Ce fut Mme de Talleyrand elle-même qui se chargea en personne de cette délicate négociation et nous possédons les lettres fort correctes qu'elle écrivait au ministre de la République batave en lui parlant de son bonheur conjugal. Elles sont signées Talleyrand-Périgord-Worlée. « Vous observerez, ajoutait-elle, en post-scriptum, au nom que mon union avec M. de Talleyrand me donne le droit de porter, combien la

tendre et sincère affection de cet aimable ami m'a rendue la plus heureuse des femmes. »

Et, de fait, Mme de Talleyrand en effet jouissait avec une inexprimable satisfaction de la prodigieuse situation qu'elle avait conquise et cette petite créole devenue grande dame se voyait parvenue à une subite fortune que ses rêves les plus ambitieux ne lui eussent jamais permis d'espérer ! Elle ne se blasait ni sur les honneurs dont on l'entourait, ni sur les hommages qu'on venait lui rendre. Si elle avait trouvé un froid accueil aux Tuileries, elle s'en dédommageait en donnant chaque semaine à l'hôtel Galliffet des fêtes resplendissantes où défilaient tour à tour les célébrités du monde entier. Elle aimait les réceptions, le faste et la parure, et lorsqu'elle paraissait dans ses superbes atours, les cheveux couronnés de fleurs, les bras et les épaules nus, étincelante de diamants et de perles, un murmure d'admiration instinctive s'élevait autour d'elle. Et à Paris, comme à Valençay lorsqu'elle avait pour hôtes les princes espagnols, il ne semble pas, quoi qu'on en ait dit, qu'elle se soit mal acquittée de son rôle de maîtresse de maison et de grande dame. Ce rôle elle le remplira officiellement avec la même dignité hautaine jusqu'en 1814, bien que depuis longtemps elle ait perdu toute influence sur l'esprit de son époux. Du jour où Talleyrand mariera son neveu à Dorothee de Courlande, il n'aura plus d'yeux que pour elle et le règne de la princesse de Bénévent achèvera de finir le jour où « Mme Edmond » viendra vivre avec son oncle et s'installer à son foyer d'une façon complète.

Bien plus que l'Empire, du reste, la Restauration allait rendre difficile la situation de Mme de Talleyrand. Le premier des gouvernements lui avait avec brutalité imposé le mariage, le second allait au contraire l'obliger à la séparation. Trop d'émigrés se rappelaient l'évêque d'Autun pour pouvoir s'habituer à rencontrer sa femme ! Talleyrand l'avait bien compris et lorsqu'il partit pour

le Congrès de Vienne, ce fut à sa nièce et non à sa femme qu'il confia le soin de tenir son salon dans la capitale de l'Autriche. La princesse resta à Paris sans élever aucune plainte, mais, quand vinrent les Cent-Jours, elle se réfugia à Londres et lorsque son mari revint avec Louis XVIII reprendre sa place aux Tuileries, elle n'avait pas encore repassé le détroit.

L'occasion était favorable et le prince de Bénévent n'était pas homme à la laisser échapper. Il s'empressa de faire savoir à sa femme qu'en raison des circonstances, une séparation s'imposait entre eux et qu'elle devait se résigner à ce qu'elle fût définitive. Ce fut, dit-on, le marquis d'Osmont, père de la comtesse de Boigne, qui fut chargé de cette délicate commission. Talleyrand venait de lui donner la direction de l'ambassade de Londres et ce fut sa première mission diplomatique qu'il le chargea de remplir. La princesse de Bénévent accepta sa disgrâce avec une dignité et une résignation à laquelle on était loin de s'attendre; elle jugea que des plaintes seraient malséantes et que le grand nom qu'elle portait ne devait pas être diminué par un étalage vulgaire de ses discussions conjugales. Sans formuler de plaintes d'aucune sorte, elle se soumit aux conditions draconiennes de ce mari qui lui demandait tout à coup de s'effacer de sa vie, et elle accepta sans discuter une rente de 60 000 francs (1) contre la promesse de ne pas rentrer en France. Le château de Pont-de-Sains pour l'été, et Bruxelles pendant l'hiver devaient lui servir de résidences.

Mme de Talleyrand avait jugé les brouillards de la Tamise préjudiciables à sa santé; elle se fatigua promptement de la campagne. A l'automne de 1817 on la vit revenir brusquement à Paris, décidée à s'y réinstaller d'une façon permanente. On pouvait craindre quelque

(1) On n'est pas d'accord sur le chiffre; les uns ont dit 30 000 et les autres 60 000.

éclat, et le scandale, cette fois, semblait bien près de se produire, mais le prince était trop prudent pour donner prise aux railleries qu'il sentait prêtes à se produire; il s'enferma comme d'ordinaire dans un silence hautain et ne laissa percer près de personne la contrariété qu'il éprouvait de ce retour. Il n'y eut guère que Louis XVIII qui, avec une sollicitude un peu narquoise, s'informa auprès de lui de la véracité de cette nouvelle. Une répartie cinglante le vengea de la question ironique que lui posait le malin monarque sur l'arrivée de la princesse : « Rien n'est plus vrai, Sire, répliqua-t-il tranquillement, il fallait bien que j'eusse aussi mon 20 mars! »

Il ne fut pas question, du reste, de reprendre la vie commune, et Mme de Talleyrand ne chercha même pas à revoir son mari; l'un et l'autre se bornaient à faire prendre, deux fois l'an, courtoisement de leurs nouvelles, et ce furent là, nous dit M. de Lacombe, leurs uniques relations.

La princesse de Bénévent avait retrouvé quelques amis et des relations nombreuses, mais c'est à peine si elle consentit à rouvrir son salon. Elle avait loué à Auteuil le château de Beauséjour et elle y vivait très dignement, se tenant volontairement à l'écart de la façon la plus discrète, tout en conservant jalousement les prérogatives de son rang. Une comtesse ruinée lui servait de dame d'honneur et l'accompagnait partout où elle se rendait, mais elle avait l'ordre formel de se tenir toujours à cinq pas en arrière. Tous les jours, elle sortait à pied dans les jardins du Ranelagh et M. Beauvais, propriétaire de Beauséjour, qui avait quelquefois l'honneur de lui offrir son bras, a laissé un piquant récit des promenades de sa locataire. Lorsque l'infortunée comtesse oubliait par hasard de conserver ses distances, Mme de Talleyrand, qui la surveillait, se retournait brusquement en la foudroyant du regard : « Reculez-vous, comtesse, lui disait-elle froidement, vous perdez le respect (1). »

(1) Cette anecdote m'a été contée par M. Maurice Pascal, qui la

Quelques années plus tard, elle loua un vaste hôtel rue de Lille et remonta sa maison sur un pied plus considérable. Les personnages importants et les étrangers de marque revinrent s'asseoir à sa table et les littérateurs et les écrivains étaient conviés comme jadis à donner lecture de leurs œuvres inédites. Dans ce salon pompeux dont les tentures s'ornaient du blason des Talleyrand et de leur fière devise, la princesse, du haut d'un siège imposant, les pieds sur un coussin armorié, présidait à ses réceptions avec un majestueux contentement. Pour cette beauté déclinante, le présent n'avait plus de charmes, elle ne vivait plus que par le souvenir ; aussi, ce qu'elle aimait à rappeler, c'était son brillant passé, les grands jours de Valençay, et l'époque de ses triomphes, de ses joies et de ses succès. Mais, malgré ces satisfactions de sa vanité un peu naïve et restée presque enfantine, elle souffrait de son abandon, et son humeur, enjouée autrefois, était devenue mélancolique.

En même temps que le moral, le physique lui aussi s'était transformé ; sa démarche s'était alourdie, l'embonpoint l'avait empâtée, et sa robuste santé était devenue chancelante. Au mois d'octobre 1835 elle devint gravement souffrante, et fut prise de suffocations si violentes que la duchesse d'Esclignac, sa nièce, voulut appeler auprès d'elle Mgr de Quélen. L'archevêque de Paris accourut sur-le-champ au chevet de la princesse et lorsqu'elle se fut confessée avec une grande simplicité, elle fit entrer ses serviteurs et tous ceux de ses amis qui se tenaient dans la pièce voisine : « Je suis heureuse d'être réconciliée avec Dieu, dit-elle avec fermeté, et, après lui avoir demandé pardon, je veux demander pardon aux hommes du scandale que j'ai pu causer. » Puis, après avoir reçu avec dévotion les derniers sacrements,

tenait de M. Beauvais, et dont le père était devenu un peu plus tard propriétaire du château de Beauséjour.

elle manda son notaire pour mettre ordre à ses affaires et s'éteignit deux jours après dans un étouffement.

Le 12 décembre un service solennel fut célébré à Saint-Thomas d'Aquin avec cette somptuosité et cette pompe dont elle aimait à s'entourer, puis le cercueil de la défunte prit le chemin du cimetière Montparnasse où subsiste sa tombe oubliée, à demi recouverte par des ronces et des mauvaises herbes. C'est à peine si l'on peut lire l'épithaphe gravée sur la pierre. Talleyrand, dit-on, l'avait voulue fort brève, pour indiquer le moins possible par quel lien l'un et l'autre avaient été unis.

C'est à peine si les journaux parlèrent de la mort de la « Belle Indienne » ; les *Débats* annoncèrent la nouvelle en deux lignes, et le *Constitutionnel* se montra non moins circonspect : « Mme la princesse de Talleyrand est morte hier à Paris, dans son hôtel, disait le numéro du 12 décembre ; Mgr l'archevêque s'était rendu auprès d'elle pendant sa douloureuse maladie ; Mme la princesse était âgée de soixante-quatorze ans et d'origine étrangère. »

Peut-être, en étudiant cette longue vie si accidentée et si remplie de contrastes, sera-t-on tenté de se montrer moins sévère que la postérité ne l'a été jusqu'ici, car si la première partie de son existence n'est guère défendable, la seconde, en revanche, à aucune époque, ne donne prise à la calomnie. Pendant une période de plus de trente ans, une seule aventure lui a été attribuée, aventure dont on n'a jamais pu apporter la preuve, c'est sa problématique liaison avec le duc de San Carlos, favori de Ferdinand VII.

Si, pour rompre à Valençay la monotonie des journées interminables, le duc de San Carlos fit la cour à la belle châtelaine qui semblait sensible à ses soins, rien n'est venu faire supposer qu'elle ait répondu à sa flamme.

Ce furent ses menées politiques qui motivèrent l'internement de San Carlos à Bourg-en-Bresse et son exil coïncida avec la disgrâce de Talleyrand après les

affaires d'Espagne. On est donc mal fondé à conclure que ce moderne don Juan ait été à aucun moment l'objet des préférences de la belle Catherine.

Après les écarts retentissants de Mme Grand, la conduite de Mme de Talleyrand ne donnait plus prise à la médisance et son éclatante beauté demeurait incontestable. Il fallait donc, pour ses ennemies, découvrir quelque autre sujet de calomnie ou de critique. On connaissait son esprit médiocre, ce fut à lui qu'on s'attaqua, et ses belles rivales, exaspérées de la voir princesse, eurent vite fait de créer autour d'elle une légende d'ignorance, de bêtise et de maladresse.

Au point de vue de l'ignorance, on s'est montré sévère jusqu'à l'injustice, car on oublie trop facilement qu'elle était universellement partagée par toutes les femmes de son temps et il ne semble pas, à vrai dire, que son peu d'instruction ait dépassé celui de ses contemporaines; nous savons qu'elle lisait quelquefois, puisque nous possédons la liste des livres qui meublaient sa bibliothèque avant la Révolution et l'on ne peut guère douter qu'elle s'intéressât à la littérature, puisque c'était dans son salon que les auteurs les plus en vogue venaient lire leurs œuvres nouvelles. Que son éducation ait été négligée et que son indolence de créole l'ait empêchée d'acquérir les notions qui lui faisaient défaut en géographie aussi bien qu'en histoire, rien de plus vraisemblable et même de plus certain; elle avait perdu plus de temps à des aventures d'amour qu'à l'étude! Mais en parcourant sa correspondance, on est forcé de reconnaître que ses lettres, pour la plupart, ne sont point d'un tour déplaisant et qu'elle ne pèchent ni par la forme, ni par l'originalité d'impression. Celles qu'elle écrit au ministre des Pays-Bas au sujet de M. Grand ne laissent pas d'être délicates, tant par les événements qu'il fallait rappeler que par l'objet de la demande, et il est bien certain qu'elle s'en tire à mer-

veille. Ses courts billets à Louis de Beer, gouverneur de la principauté de Bénévent, retrouvés récemment par M. A. Ingold (1), sont d'une parfaite correction et nous montrent qu'elle s'intéressait à ce petit empire de 20 000 habitants, dont elle s'intitulait « princesse régnante ». Elle recherche les médailles, les statues et les vases antiques, et c'est sur sa demande qu'on opère des fouilles. Elle se renseigne en même temps sur les produits naturels et les objets de manufacture, et se fait faire de nombreux envois : « Tout ce qui vient de Bénévent, écrit-elle à son correspondant, m'offre un intérêt que vous devez comprendre, et qui vous fera juger, monsieur, de tout l'attachement que je me sens pour ce pays ! »

Sans doute, comme l'a dit excellemment M. Loliée, « la pensée chez elle avait l'indolence du geste » et la Parisienne qu'elle était devenue avait gardé des inconsciences d'Orientale, mais en fait d'esprit, comme en fait de bêtise, sa réputation est entièrement usurpée.

Les trois quarts des « balourdises » qu'on lui attribue apparaissent clairement comme inventées à plaisir, et les mots ridicules qu'on lui prête, elle ne les prononça jamais. Tout cela a été fait après coup et imaginé de toutes pièces par des rivales implacables qui ne lui pardonnaient pas sa puissance et qui jalousaient sa beauté. « Je suis d'Inde ! » aurait-elle déclaré avec naïveté à une question qu'on lui posait sur son pays d'origine et cette malencontreuse réponse aurait obtenu naturellement la muette approbation de l'assistance ! A qui fera-t-on croire que Mme de Talleyrand, à laquelle la langue française était familière depuis sa jeunesse, ait employé une tournure de phrase si peu en usage et une forme de langage si dénuée de correction, uniquement pour arriver à ce malencontreux calembour ?

(1) A.-M.-P. INGOLD, *Lettres de la princesse de Talleyrand à un Alsacien*, in-8°. Colmar, H. Hüffel, édit., 1910.

On connaît l'aventure de Robinson Crusoë, elle est encore moins vraisemblable : Talleyrand invite à sa table le célèbre égyptologue Denon, et, pour préparer à la belle Catherine un sujet de conversation, il lui fait porter, pour le lire, le volume où le savant vient de raconter ses voyages. Le jour du dîner arrive, la princesse avec enjouement s'empresse près de son voisin et le questionne sur ses aventures. Celui-ci tout d'abord s'étonne, puis bientôt reste stupéfait des discours qu'elle lui adresse : le naufrage de son bateau, l'île déserte où il a vécu, les sauvages qu'il a combattus. Mme de Talleyrand est intarissable ! Elle veut connaître Vendredi et désire voir le chapeau pointu que l'infortuné naufragé s'était confectionné lui-même. Au bout d'un instant tout s'explique, au lieu du voyage d'Égypte, c'est le roman de Daniel Foë que la princesse vient de lire et elle a cru que son convive était Robinson Crusoë !

La similitude de nom pourrait seule rendre possible une méprise aussi grossière, il faut donc admettre avant tout que la princesse ignorait le nom de son invité. Mais il est maintenant prouvé que plus de trente années avant que Mme Grand ne vînt au monde, on contait la même anecdote attribuée à Humboldt ou à sir Thomas Robinson, beaucoup plus vraisemblablement. C'est ce qui résulte clairement d'une lettre d'Horace Walpole.

Cet exemple, pris au hasard, montre le peu de crédit qu'il est possible d'attacher au récit des « quiproquo » et des « pataquès » de la Belle Indienne. La plupart de ceux qu'on colporte sont aussi dénués de fondement : « Croyez-vous donc que j'aie épousé le Pape ? » aurait-elle répondu à quelqu'un qui lui conseillait d'ajouter des pendants aux perles de ses boucles d'oreille ? — Pie VII était plus connu par son humilité et ses infortunes que par le nombre de ses bijoux ; on ne voit donc pas bien pourquoi la princesse de Talleyrand aurait employé

justement une comparaison si intempestive et si dénuée de bon sens?

Faut-il croire également qu'elle ait déclaré un beau soir, au milieu d'un cercle nombreux, que celui de tous ses bijoux, préféré par son mari, était une « croix pectorale » dont elle était parée? Personne plus que Mme de Talleyrand n'avait intérêt à faire oublier le passé sacerdotal de celui dont elle portait le nom; or, il est curieux de remarquer que les bévues qu'on lui attribue avec tant de facilité se rapportent généralement au temps où il était dans les ordres! C'est ainsi que Mme de Boigne nous raconte que la princesse ne manquait jamais l'occasion de lui rappeler, en la voyant, que son oncle, Arthur Dillon, avait été à Saint-Sulpice camarade de séminaire de M. de Talleyrand. On ne prête qu'aux riches, dit un vieux proverbe, mais n'y a-t-il pas là un parti pris évident qui dépasse la vraisemblance?

On peut admettre, à la grande rigueur, que son ignorance de la géographie lui ait fait, au cours d'un voyage, confondre la Seine et la Saône, mais est-il possible de supposer que, détrompée par son mari, elle ait voulu trois mois plus tard revenir sur ce même sujet devant plus de cinquante personnes en soutenant qu'il s'était trompé et que la ville de Lyon est arrosée par la Seine?

Même avec l'intelligence la plus ordinaire et les facultés intellectuelles les moins brillantes, Catherine Worlée n'avait pas pu ne pas acquérir tout naturellement, au contact de la société dans laquelle elle avait vécu depuis son premier mariage, les principes élémentaires du bon ton et de la bienséance. Quelque bornée qu'elle pût être, comment n'aurait-elle pas pris les façons et le langage de ceux qu'elle fréquentait bien avant la Révolution et qui comptaient parmi les hommes les plus élégants et les plus spirituels de l'époque.

Sans doute, elle ignora toujours l'art brillant de la causerie; elle ne sut jamais, c'est certain, lancer le mot

piquant qui ranime les conversations languissantes, ni jeter l'étincelle d'un trait d'esprit qui les fait rebondir avec un nouvel entrain, mais elle en savait assez pour faire correctement les honneurs de son salon avec des façons de grande dame. Mme de Boigne, elle-même, au milieu de ses méchancetés, n'a pu s'empêcher de reconnaître que « les restes de sa grande beauté décoraient sa bêtise d'assez de dignité »!

Si la comtesse Potocka (1) nous entretient « de sa nullité que rien ne pouvait dissimuler », si le général Thiébaud nous rapporte « qu'elle était sotte à l'excès » et Mme de Rémusat (2) nous parle « de son inépuisable sottise, qui ne lui permet pas de rien dire à propos », il est cependant une contemporaine qui parle d'elle dans de tout autres termes et dont l'opinion bienveillante semble exempte de partialité. « Elle était très belle, écrit Mme de Chastenay (3) dans ses mémoires, et je n'ai jamais rien entendu sortir de sa bouche qui ressemblât aux propos vides de sens qu'on se plaisait à lui prêter. Jamais elle n'a prononcé devant moi une phrase de mauvais ton, jamais elle n'a dit un mot qu'on pût qualifier de bêtise, je l'ai toujours vue parfaitement polie et pour les autres et pour moi, et sa conversation, sans être distinguée, ne m'a jamais paru inférieure aux conversations ordinaires des personnes dont on ne songe pas à accuser principalement l'esprit. »

En tout cas, certaines anecdotes sont là pour se charger de démentir la légende de sa niaiserie et l'on peut citer pour exemple sa riposte à Napoléon. « J'espère, lui avait dit brusquement ce dernier, à sa première visite aux Tuileries, quelques jours après son mariage, que la bonne conduite de la citoyenne Talleyrand fera oublier les légèretés de Mme Grand! » Et, sans se laisser démonter,

(1) *Mémoires de la comtesse Potocka.*

(2) *Mémoires de Mme de Rémusat.*

(3) *Mémoires de Mme de Chastenay.*

la nouvelle épousee s'était contentée de répondre avec son plus aimable sourire : « Je m'efforcerai d'imiter en tout la citoyenne Bonaparte. » Ce jour-là, Napoléon n'eut pas le dernier mot et l'hostile froideur qu'il témoigna toujours par la suite à la femme de son ministre eut peut-être pour unique cause son amour-propre froissé.

On l'a accusée d'être vaniteuse et cette fois le reproche paraît fondé, car l'épisode de la dame d'honneur que j'ai rapporté plus haut tendrait à le faire croire. Cette couronne princière qui fut posée sur sa tête d'une façon si inespérée l'avait grisée quelque peu et lui faisait exagérer les marques de respect qu'elle exigeait pour elle-même, avec les minuties multipliées d'une étiquette trop rigoureuse. C'est la meilleure preuve de la puérilité de son caractère.

Il est plus difficile de croire à la vénalité qu'on lui a reprochée et dont la duchesse de Dino parle à plusieurs reprises dans sa correspondance. Si, l'argent, comme on l'a prétendu, « a été le vrai mobile de toutes ses actions », il est une occasion, au moins, où elle ne justifie pas un pareil reproche, car lorsque son mari lui signifia sa volonté de se séparer d'elle, elle accepta sans résistance et sans récrimination d'intérêt les conditions pécuniaires qui lui étaient imposées. On a dit, sans le prouver, qu'elle avait profité de sa haute situation pour se faire acheter très cher ses recommandations ou son influence. On a cité à ce propos une affaire de contrebande en Russie et une commission de 400 000 francs qu'elle se serait fait attribuer par des marchands génois ayant obtenu par son entremise une importante concession. Mais ces allégations sont restées fort vagues et, en tout cas, il est une chose bien certaine, c'est que si cela peut prouver qu'elle était dépourvue de scrupules, cela montre qu'elle ne l'était pas du côté de l'intelligence, et c'est un nouvel argument contre sa réputation de bêtise.

« Vous ne pouvez savoir jusqu'où les hommes peuvent s'égarer aux époques de décomposition sociale, écrivait un jour Talleyrand, et dans ce désordre général, on n'attachait grande importance ni à soi ni aux autres. Bien des chutes alors deviennent excusables, bien des événements sont compréhensibles! »

Ce que disait le célèbre diplomate de la société, en général, ne semble-t-il pas s'appliquer particulièrement à Mme de Talleyrand! Bien des arguments, en effet, sont là pour plaider sa cause et solliciter notre indulgence.

Si, à ses débuts dans la vie, la conduite de Catherine Worlée laissa trop à désirer, si, dans les années qui suivirent, les mœurs de Mme Grand furent loin d'être exemplaires, du moins, il convient de reconnaître qu'elle racheta ce fâcheux passé par une existence irréprochable à partir du jour où elle devint princesse, et, en dépit des calomnies inventées ou grossies par l'opposition, elle ne se montra pas déplacée au sommet inattendu où l'avait placée la fortune aveugle.

Dans les deux circonstances les plus importantes de sa vie, elle se haussa à la hauteur des circonstances, lorsque son époux, en 1815, lui signifia brusquement son congé; elle se résigna avec une bonne grâce désintéressée et une hautaine dignité qui lui laissèrent le beau rôle.

Enfin, lorsque, vingt ans plus tard, elle sentit la mort s'approcher, elle eut assez d'énergie pour l'envisager sans frayeur aussi bien que sans faiblesse. Elle montra à son heure dernière un calme et une simplicité qu'on était loin d'attendre de cette âme qu'on avait crue jusque-là si vaine, si futile et si légère, et ce ne fut qu'après s'être réconciliée avec Dieu et avec les hommes qu'elle s'endormit pour toujours avec une sérénité confiante.

La petite-fille de la duchesse de Dino, qui a été en même temps son biographe, Mme la princesse Antoine

Radziwill, née Castellane, a bien voulu me faire l'honneur de me donner son appréciation sur la femme de son grand-oncle. Nulle opinion, à mon sens, ne pouvait être plus précieuse à connaître et j'ai été singulièrement heureux de constater que la manière dont elle juge Mme de Talleyrand se rapproche sensiblement de la mienne.

« Le mariage de mon grand-oncle, ainsi que ce qui concernait l'époque de l'évêché d'Autun, m'a écrit la princesse, étaient deux épisodes qu'il ne nous était pas permis de relever, même en famille... Ces deux sujets nous étaient excessivement pénibles et ma grand'mère, comme ma mère, qui avaient tant d'affection pour le prince, préféraient garder dans le silence de leur cœur ces souvenirs fort regrettables. Quand on parlait de la princesse de Talleyrand devant moi, c'était pour dire qu'elle aimait surtout l'argent et que son caractère était du genre intéressé. *On ne citait jamais ni son esprit, ni sa bêtise*, on parlait souvent de son ignorance. Elle doit avoir aimé le luxe par-dessus tout... »

Le prince de Bénévent, on le sait, parlait peu ou pas des choses qui lui étaient désagréables, il s'entretenait donc rarement de celle qu'il avait eue pour compagne, c'est ce qui explique facilement que ses neveux, élevés près de lui, se soient peu intéressés à elle et aient laissé sur son compte de si brefs renseignements. Qu'il me soit permis cependant d'ajouter que dans la famille de Talleyrand, on partage généralement l'opinion de la princesse Radziwill. La mort de la princesse de Bénévent, sans la réhabiliter complètement, doit lui concilier notre indulgence, et elle vient prouver tout au moins qu'elle ne fut ni meilleure ni pire que bien des femmes de son temps.

Vicomte DE REISET.